

Les troupes allemandes passent l'Escaut à Anvers.

Les soldats belges comprirent que, puisqu'on les faisait arrêter sur cette ligne après la retraite précipitée, c'est qu'une nouvelle bataille était inévitable. Le repos espéré et promis était encore retardé. Ils ne savaient pas comment la résistance pourrait s'organiser. De nombreuses sections étaient mélangées. Les munitions étaient rares. Et puis, comment pourraient-ils dominer leur immense lassitude, leur détresse physique, la souffrance de leur cerveau et leur invincible envie de dormir?

Mais les derniers doutes au sujet des événements qui allaient suivre, devaient disparaître après la proclamation adressée par le Roi à ses troupes et dont voici le texte :

« Soldats,

Voilà deux mois et davantage que vous combattez pour la plus juste des causes, pour vos foyers, pour l'indépendance nationale.

Vous avez contenu les armées ennemies, subi trois sièges, effectué plusieurs sorties, opéré sans perte une longue retraite par un couloir étroit.

Jusqu'ici vous étiez isolés dans cette lutte immense.

Vous vous trouvez maintenant à côté des vaillantes armées française et anglaise. Il vous appartient, par la ténacité et la bravoure dont vous avez donné tant de preuves, de soutenir la réputation de nos armées. Notre honneur national y est engagé.

Soldats,

Envisagez l'avenir avec confiance, lutez avec courage.

Que, dans les positions où je vous placerai, vos regards se portent uniquement en avant, et considérez comme traître à la patrie celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre formel en soit donné.

Le moment est venu, avec l'aide de nos puissants Alliés, de chasser du sol de notre patrie l'ennemi qui l'a envahi au mépris de ses engagements et des droits sacrés d'un peuple libre.

ALBERT. »

Désormais, chacun savait à quoi s'en tenir. On était à l'Yser pour se battre. L'ennemi approchait, et coûte que coûte il fallait lui barrer la route.

Par quels moyens y arriverait-on ? Personne n'aurait pu le dire à ce moment et il semblait d'avance en pen-

sant à la lutte inégale qui était sur le point de s'engager. Des sections, qui avaient poussé leur mouvement de retraite jusqu'à Furnes, firent volte-face et revinrent se poster sur l'Yser.

Le grand quartier-général, qui avait son siège à l'hôtel de ville de la vieille cité westflamande, prit en hâte toutes les mesures commandées par la situation.

Le Roi et la Reine, après avoir passé la nuit à Nieuport, se rendirent à La Panne, la célèbre plage, qui allait devenir bientôt un lieu tragique.

A Nieuport on fit sauter la tour de l'église et la halle. On évacua les maisons du quai et on transforma les maisons en redoutes. D'autre part des ouvrages de défense furent construits devant l'Yser ; la ville de Dixmude, notamment, fut entourée d'un réseau de tranchées.

« La ligne de l'Yser, écrit un officier belge, présente des avantages considérables. Envisagée dans ses rapports généraux avec le front franco-anglais qui, de Lassigny, se dirige vers Arras, elle se trouve dans son prolongement et constitue une position excellente assurant la jonction avec ce front. Envisagée en elle-même, elle forme une très bonne ligne de défense : son flanc gauche est appuyé à la mer dont on a la maîtrise, son front est couvert par le fleuve et son flanc droit est protégé par le cours même du fleuve, qui, du fort de Knoeke, s'infléchit vers l'ouest par Elsendamme et Roesbrugge.

La ligne a d'ailleurs une étendue qui n'est pas disproportionnée avec les effectifs de l'armée.

Enfin, avantage d'ordre moral considérable, elle offre à celle-ci un dernier refuge en territoire national. »

L'opinion de cet officier est justifiée jusqu'à un certain point, mais les tranchées sont humides et dès les premiers coups de pelle, l'eau traîtresse les envahit. Quant au champ de bataille, il présente une surface unie et sans abris, ce qui rendra particulièrement difficile l'envoi des renforts. Et s'il est vrai que la ligne n'est pas très étendue, elle est trop longue cependant vu la faiblesse des effectifs et les multiples boucles de l'Yser qui exposent les hommes à être bombardés de flanc.

L'armée belge était réduite à 80.000 hommes, dont 48.000 fantassins seulement, appuyés par 350 canons de 75 mm. et deux douzaines d'obusiers de 149 et de 150 mm. à court déjà de munitions. Dans ces conditions ce sont

des compagnies qui auront à faire face à des régiments ennemis.

Le haut commandement anglais se rendait compte du danger menaçant, et dès le 15 octobre il émit l'idée de recourir à l'inondation. Notre état-major repoussa ce plan. Il estima que la nappe d'eau bloquerait notre armée, ce qui eût permis à l'ennemi de se jeter sur Ypres avec toutes ses forces et d'y percer.

On attendait d'ailleurs l'aide des Alliés. Les Français ne demandaient à nos troupes « que de tenir pendant quarante-huit heures. »

Dans l'entretemps les premiers combats d'avant-postes se déroulèrent. Et les opérations en France étaient loin d'être terminées.

Occupation de Tournai et de Courtrai. — L'avance des Allemands dans le Nord de la France. — Un corps d'armée aux environs d'Ypres. — L'occupation de Rou- lers et de Lille. — En route vers Dixmude.

A ce moment la plus grande incertitude régnait au sujet des opérations imminentes; de part et d'autre on tâtonnait dans l'inconnu. Quelles routes l'ennemi suivait-il? Il pouvait passer par Gand, Bruges et Ostende pour atteindre l'Yser. De Thourout et Roulers de larges chaussées conduisaient à Dixmude. Mais quelle était la situation au sud de Dixmude? Nous avons dit qu'il existait encore une large brèche entre le front des Alliés et la mer. Nos troupes n'étaient pas en état de fermer cette brèche à elles seules. Aussi fallait-il être sur ses gardes pour ne pas permettre à l'ennemi d'envelopper le flanc droit de l'armée belge. Sur ce point aussi, la situation était assez imprécise.

Les Allemands s'avançaient également de ce côté.

A la fin du mois de septembre, le général-major Frantz était arrivé à Tournai. Il était à la tête d'une section de volontaires belges. Après lui survint un bataillon de territoriaux français qui n'avaient jamais vu le feu; un escadron de chasseurs à cheval, également territoriaux; deux escadrons de goumiers algériens. En outre, le général-major avait sous ses ordres 200 gendarmes de la province de Hainaut.

Les habitants de Tournai accueillirent ces troupes comme des sauveurs. Auparavant déjà ils avaient eu la visite des Allemands et on avait même quelques raisons de croire qu'ils reviendraient. Aussi le bourgmestre était-il moins enthousiaste. Les Allemands, lors de leur première occupation, avaient frappé la ville d'une contribution de 3 millions et en attendant que cette somme importante pût être réunie, le bourgmestre et d'autres notables avaient été amenés à pied comme otages à Tournai d'abord et de là à Bruxelles.

Le bourgmestre, certes, était fort heureux de recevoir des troupes alliées, mais il voulait savoir si ces troupes allaient entreprendre une action sérieuse ou si à la première attaque de l'ennemi, elles allaient disparaître et abandonner Tournai et ses habitants à leur triste sort.

Le commandant français interpréta cette démarche comme un manque de sympathie envers les Alliés, mais après une nouvelle déclaration du bourgmestre et des échevins, l'incident fut clos heureusement. La population, du reste, réserva aux Français une réception enthousiaste.

Les troupes opérèrent des reconnaissances dans les environs. L'ennemi n'était pas loin et croyait Tournai fortement défendu. Il hésita à poursuivre sa marche et c'est le but que l'on voulait atteindre. Toutes les actions locales devaient concourir, en effet, afin de donner aux Alliés le temps nécessaire pour combler la brèche dont nous avons parlé à différentes reprises.

Des troupes de toutes armes, évaluées à 10 ou 15.000 hommes, avaient atteint Ath et se trouvaient à proximité de Leuze. Le général Frantz adressa un appel de secours au général Clooten, à Gand; le général lui envoya une centaine de volontaires d'Eecloo, dont l'instruction

était encore rudimentaire, mais qui étaient animés d'un excellent esprit. Ils firent preuve d'un grand courage, mais on ne pouvait compter sur des contingents aussi faibles pour arrêter le flot des Allemands.

Comme le général Frantz n'avait pas d'artillerie, il en demanda d'urgence aux Français, mais ceux-ci avaient besoin de tout leur matériel à ce moment. Un corps de cyclistes, sous les ordres du lieutenant Gérard, arriva encore de Gand avec la mission de détruire le pont de Thulin, sur le canal de Mons à Condé. Malheureusement les Belges, trahis par une femme des environs, étaient tombés dans une embuscade et avaient perdu 40 hommes sur les 120 dont se composait leur détachement. Le lieutenant Gérard se retira alors vers Tournai avec sa petite troupe si terriblement éprouvée et fit sauter plusieurs ouvrages d'art sur la ligne du chemin de fer entre Ath et Leuze.

Les Belges et les Français, répartis par petites patrouilles, battirent le terrain et firent subir des pertes sérieuses aux avant-gardes allemandes, mais, ne pouvant résister à la poussée de hordes vingt fois, cinquante fois supérieures, ils durent finir par battre en retraite.

Les Français, accompagnés de milliers d'habitants, se replièrent vers l'ouest, dans la direction de Lille, laissant en arrière, dans la caserne Saint-Jean, tous leurs impedimenta: blessés, malades, chevaux, bagages, etc. Heureusement le général, avant de quitter la ville, se préoccupa de ce convoi. Il se rendit à la caserne et donna des ordres pour que les hommes, les chevaux et le matériel pussent partir à temps par la route de Lille.

Puis, le commandant, accompagné des officiers de son état-major, alla s'établir au couvent des Frères de la Doctrine chrétienne à Froyennes, sur la route de Courtrai. Ces Frères, presque tous Français, avaient converti leur couvent en hôpital. Mais seuls les blessés allemands devaient profiter de cette ambulance.

Les Belges, battant en retraite vers Courtrai, reçurent l'ordre d'organiser la défense du canal de l'Espierres. Pendant trois jours, ils furent en contact avec l'ennemi. Il fallait gagner du temps à tout prix, car le gros de l'armée belge descendait vers l'Yser, les Français s'avançaient d'Arras vers le nord, tandis que les Anglais débarquaient à Saint-Omer, et tous ces mouvements avaient pour but de boucher la dangereuse trouée.

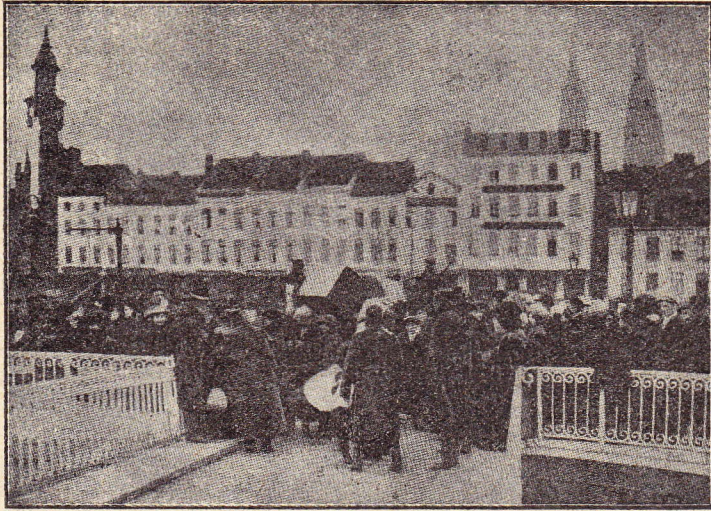
Le 3 octobre, à la tombée du jour, Frantz avec sa courageuse troupe se retira sur Courtrai. Il arrêta un tramway vicinal venant de Courtrai et y fit monter les gardes civiques de Tournai, qui suivaient partiellement la manœuvre de retraite.

En cours de route on rencontra les gendarmes de la Flandre Orientale et cette partie de l'armée pénétra à son tour dans la Flandre Occidentale, abandonnant bien à contre-cœur le reste du pays à l'invasion ennemie.

Les Allemands avançaient régulièrement; d'un côté ils marchaient sur Lille, de l'autre côté sur Ypres. Cette dernière ville, qui devait jouer par la suite un rôle si important, fut occupée par l'ennemi pendant un certain laps de temps. L'entrée des Allemands impressionna péniblement la population de l'antique cité.

Il n'y avait plus de soldats belges à Ypres. L'école d'équitation avait été licenciée dès le début du mois d'août; les jeunes officiers rejoignirent leurs régiments respectifs et beaucoup, hélas! devaient trouver la mort sur le champ de bataille. Quant à la garnison, on l'avait expédiée à la frontière et les casernes servaient d'abris à une multitude de réfugiés d'Anvers et de Malines.

Peu après on vit arriver des volontaires d'Ostende. « A toutes les fenêtres de la caserne on apercevait — spectacle devenu rare depuis longtemps — des figures espagnoles et rieuses de soldats, de vrais soldats belges. En attendant qu'on les équipât dans toutes les règles, ces courageux jeunes gens avaient pris ce qui leur tombait sous la main; ils étaient en route vers leur dépôt. La plupart d'entre eux avaient pour arme un fusil surmonté d'une baïonnette étincelante; presque tous portaient la tunique militaire bleue et un pantalon bleu foncé; d'autres ne possédaient que l'un de ces effets militaires et d'autres enfin n'avaient que leurs vêtements civils, ce qui les faisait ressembler vaguement à des braconniers armés d'un fusil. »



Réfugiés à Ostende.

Telle est la description faite par Cesar Gezelle, qui poursuit :

« Ils venaient d'Ostende et avaient voyagé toute la nuit; ils juraient qu'ils étaient morts de faim, de soif et de fatigue. Aussitôt un sentiment de vive compassion remua le cœur des habitants, surtout des pauvres qui demeureraient dans le quartier de la caserne. Des hommes, des femmes et des enfants accoururent auprès d'eux, chargés de pain, de beurre, de viande, de tabac et de marmites de café bouillant.

Les joyeux volontaires eurent bien vite trouvé tout ce qu'il leur fallait à la caserne. Ils attachèrent des gamelles à des cordes, les laissèrent glisser dans la rue, d'où ils remontaient ensuite tout ce que la générosité de la population leur octroyait. Des femmes contemplaient la scène avec des yeux remplis de larmes, car leur pensée se reportait vers leurs enfants qui luttèrent au loin et qui souffraient de la faim, de la soif et de toutes sortes de misères.

Mais les jeunes volontaires n'avaient certes pas l'air fort triste. D'un cœur léger ils paraissaient avoir renoncé à leur liberté pour servir la patrie, car ils riaient et chantaient, mangeaient et fumaient et s'ébattaient comme une bande d'écoliers en vacances.

Le dimanche ils pouvaient sortir de la caserne; alors les églises et les rues, les magasins et les cafés se remplissaient de l'animation de ces soldats, demi-soldats et simples civils. Il y avait parmi eux notamment un nègre robuste, qui était parvenu à s'approprier un uniforme complet.

Le lendemain la porte de la caserne était large ouverte; les chambrées faisaient songer à la multiplication des pains, car là aussi on eût pu facilement remplir douze grands paniers et davantage avec les restes de pain, de viande et de provisions de toute espèce. Les volontaires étaient partis tous, au nombre de deux à trois mille, Dieu sait vers quels parages; il n'en était resté qu'une vingtaine qui étaient chargés, de concert avec les gendarmes, de donner la chasse aux uhlands qui erraient dans les environs d'Ypres.

Une fois enrôlés dans l'armée, ces jeunes gens intrépides accomplirent bravement leur devoir, qu'ils avaient librement accepté, et nombre d'entre eux sacrifièrent leur vie.

Un beau matin cette petite garnison de volontaires avait disparu, à son tour. Rien d'étonnant d'ailleurs : tout un corps d'armée allemand, comprenant de la cavalerie, de l'artillerie et des troupes du régiment du train, étaient en route vers Ypres.

Comme nous le disions plus haut, Ypres était un des buts de la marche concentrique de l'ennemi.

La ville ne possédait plus d'autres défenseurs que sa garde civique. Les hommes étaient assis sur les remparts, lorsqu'ils virent dans le lointain remuer quelque chose.

Ils déchargèrent leurs armes et tuèrent un marchand de lait.

L'après-midi un taube plana au-dessus de la ville. Des groupes se formèrent. On disait que les Allemands étaient aux portes. Chacun attendait les événements avec angoisse. Le train vers Roulers n'avait pu effectuer que la moitié de son trajet et avait dû revenir. Courtrai était occupé et on le savait. Gand de même. Et maintenant des bandes de réfugiés accouraient des environs en répandant l'effrayante nouvelle : « Ils sont là ! »

Les cavaliers traversèrent la Grand'Place : le bourgmestre était auprès d'eux et conversait avec un officier qui semblait méfiant. Heureusement, les gardes civiques s'étaient retirés en prenant d'assaut un train qui partait pour Furnes. Les Allemands, néanmoins, avaient entendu leurs coups de fusils et l'officier réclamait des explications à ce sujet.

« Ce sera le fait des gendarmes de Tournai », prétendit le bourgmestre, qui se garda bien de dénoncer sa garde civique.

D'autres gardes, qui n'avaient pu prendre le train, jetèrent leurs shakos dans le fossé des fortifications, disparurent à l'intérieur d'une maisonnette et reparurent peu après, affublés d'un costume civil assez étrange.

L'officier réclama des otages : le bourgmestre, des échevins et quelques notables. Il vida aussi la caisse communale.

« Et où sont donc ces gendarmes tournaisiens ? » demanda-t-il.

« Ils ont fui et sont déjà à plusieurs lieues d'ici », lui fut-il répondu.

Un échevin dut faire le tour des remparts extérieurs avec deux lieutenants afin de prouver qu'aucune force armée n'y était plus cachée, comme on l'affirmait.

Les choses se passèrent fort bien et l'officier promit qu'il ne serait fait aucun mal aux civils, s'ils voulaient rester calmes.

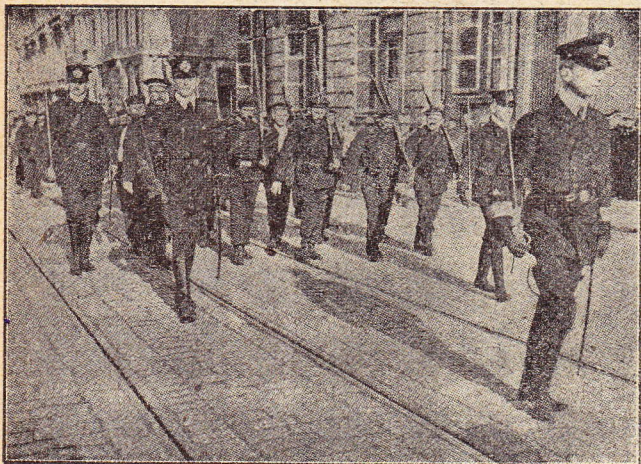
Les cavaliers se retirèrent bientôt et des cyclistes vinrent les remplacer.

César Gezelle rapporte un incident amusant du séjour de l'ennemi à Ypres.

« Les soldats entrent dans les magasins. Un charcutier de la Grand'Place se trouve en ce moment sans le moindre petit morceau de viande; à la vitrine il y a encore deux guirlandes de saucisses dans du papier d'étain.

« Wurste ! », commande un soldat d'un ton rogue.

« Vendu ! Tout parti ! » balbutie le charcutier profondément heureux d'une liquidation si rapide; et il montre sa boutique vide. Le rude Germain jette un regard à la ronde, aperçoit les grosses saucisses suspendues à l'étagère, les détache et les met en poche, sans autre forme de procès. Le patron veut lui donner un mot d'explication, mais il est trop tard; le gaillard est déjà dans la rue,



Marius allemands à Gand.

avec ses saucisses en bois; car c'étaient des saucisses en bois qui pendaient là depuis des années.

Et voilà que le corps tout entier fait son entrée ! Des uhlands en tête, puis des hussards de la mort, suivis de casques à pointe, et d'autres encore, d'autres toujours, en files interminables. Le défilé devient une espèce de revue. Plusieurs officiers arrêtent devant la Halle aux Draps leur monture à la peau lustrée. D'autres sont déjà montés sur le « Nieuwwerck », et regardent le spectacle d'un air satisfait à travers les petites croisées veries.

Ce sont tous de grand gaillards osseux, à la moustache et au regard provocants, solidement assis sur leurs lourds chevaux; en passant ils regardent les Yprois en souriant comme s'ils voulaient dire : « Voici les conquérants à qui rien résiste » et leurs faces arrogantes expriment l'orgueil incommensurable qu'ils devaient tracer à la craie sur les portes des maisons avant de quitter Ypres : « Après Dieu nous sommes les maîtres ! ».

« Des canons et encore des canons ! s'écrie Gezelle, qui était prêtre et résidait à Ypres. Des bouches à feu de toutes formes et de toutes dimensions, des caissons, des voitures d'approvisionnement, des canons encore, des fourgons, des chevaux, des hommes, il en vient toujours des avalanches nouvelles. Les casernes sont bondées, les places publiques et les rues fourmillent de véhicules et de soldats. Partout il y a de la paille, partout on voit des cricrains, dans les rues et les maisons, suivant qu'on trouve de la place.

Vers le soir l'infanterie entre dans la ville en un défilé immense. L'ennemi donna l'ordre de laisser les réverbères allumés.

Les rues ressemblaient à un torrent impétueux, où glissaient en flots compacts les rangées d'hommes, de casques et de fusils, qui venaient se déverser constamment en une masse confuse sur la Grand'Place; les milliers de talons battaient les pavés d'un rythme puissant; des chevaux hennissants trépanaient; des hommes criaient et lançaient des commandements, des autos ronflaient, mais dominant tous les bruits, un chant s'élevait, comme une marée montante, de toutes les poitrines : « Die Wacht am Rhein ! Liebe Vaterland magst ruhig sein ». Il se répandit comme un chœur monstrueux, en deux parties, et il y eut un moment où l'enthousiasme provoqué par ce chant passa au-dessus des vagues humaines comme un tourbillon, et des milliers de voix firent entendre le Hoch ! Hoch ! le triple Hoch ! »

Ainsi l'ennemi célébrait son entrée solennelle, conscient de sa force; fier et arrogant, obsédé par une folie d'orgueil. Et, de fait, il était puissant et bien équipé, il pouvait se glorifier de sa monstrueuse machine militaire.

Comment ne pas songer, devant ce spectacle, à notre misérable petite armée, qui se traînait vers l'Yser, délabrée, décimée, à bout de souffle; aux pauvres soldats, qui trompaient leur faim en mangeant des navets cueillis dans les champs, qui tendaient la main pour avoir un morceau de pain !

Et cependant le droit sacré planait au-dessus de ces faibles effectifs.

A Ypres s'affirmait par des contorsions et des clameurs le droit du plus fort, qui était précisément la violation du droit.

Les Allemands prirent d'assaut les magasins, réclamant toutes sortes de denrées et d'objets qu'ils payaient quelquefois en argent, mais surtout en bons de réquisition.

Le lendemain le corps d'armée disparut, se dirigeant vers la France. Il devait aider, en effet, à tourner le front de nos Alliés, comme il a été montré ci-dessus.

Mais les troupes britanniques ayant débarqué entre-temps près de Saint-Omer, l'ennemi rencontra une nouvelle résistance. Les Allemands qui avaient quitté Tournai pour se rendre à Lille éprouvèrent les mêmes difficultés.

Le 4 octobre, 500 uhlands et un train blindé étaient sortis de la ville hennuyère. Mais un employé des chemins de fer de Lille, qui avait vu arriver le convoi, eventa la ruse ennemie et gara la locomotive sur une voie d'évitement. Cet incident se passait au faubourg de Fives. Les Allemands sautèrent des wagons et ouvrirent le feu. Un grand nombre d'habitants furent blessés et une jeune femme, atteinte d'une balle tandis qu'elle se trouvait dans sa demeure, succomba peu après.

Or, dans la matinée de ce jour, Lille avait vu arriver dans ses murs le 20^e bataillon de chasseurs qui fut l'objet d'un accueil enthousiaste. Ces hommes accoururent au-devant de l'ennemi et après un vif engagement les Allemands furent forcés de battre en retraite.

D'autre part, l'infanterie allemande approchait dans la direction de Roubaix. Elle dut se replier également. Comme toujours l'ennemi signala son passage par des actes de violence. A Fives, quantité de maisons furent pillées et d'autres incendiées. Plusieurs habitants furent tués au cours de la fusillade.

Pendant toute cette semaine des rencontres plus ou moins sanglantes se produisirent. Le but principal des Alliés était de gagner du temps.

Le samedi 10 octobre, vers 5 heures de l'après-midi, des uhlands entrèrent de nouveau à Lille et s'emparèrent même du maire M. Delesalle et de M. Ducastel, conseiller municipal. Des chasseurs à pied arrivèrent aussitôt, délivrèrent les otages et mirent les éclaireurs en fuite; les Allemands se retirèrent par la rue Nationale.

Mais des événements plus graves allaient se dérouler. Moins d'une demi-heure après le départ des uhlands les obus sifflèrent au-dessus de la ville. Le bombardement se prolongea pendant des heures entières. Une accalmie se produisit, pendant la nuit, mais le bombardement reprit encore plus violente depuis le dimanche matin jusqu'à midi.

Des incendies se déclarèrent en divers endroits, tandis que les habitants étaient réfugiés dans leurs caves. Le lundi, l'horrible canonnade durait toujours; le grondement de l'artillerie meurtrière s'accompagnait du fracas des explosions et du crépitement des brasiers.



Marius allemands à Gand.



Les cabines de bains d'Ostende servant d'abris aux réfugiés.

Le principal quartier de la ville, les larges artères telles que la rue Faïnerbe, la rue de Paris, la rue de Béthune, le parvis Saint-Maurice, la rue de l'Hôpital Militaire subirent des dégâts énormes.

Le prince Rupprecht de Bavière se trouvait aux portes de la ville avec 60.000 hommes et 100 canons. Il était en route vers l'Yser, prêt à fondre dans la brèche encore ouverte pour s'emparer des ports de Dunkerque et de Calais.

Et le colonel Pardieu, qui était chargé de défendre Lille, n'avait que 3.500 hommes sous ses ordres avec 4 pièces d'artillerie.

Toute résistance était inutile. D'ailleurs, le gouvernement avait déjà déclaré Lille ville ouverte et paralysé l'action de la place forte en lui enlevant sa garnison, ses armements et ses munitions.

Et au dernier moment on aurait voulu sauver la ville; et on n'avait que 3.500 hommes à opposer à 60.000, et 4 canons à 100 pièces ennemies.

Le lundi un aviateur atterrit à l'Esplanade; c'était le lieutenant Médard. Il venait apporter au colonel Pardieu l'assurance formelle que la cavalerie française était en route pour Lille et que dès le lendemain des secours d'infanterie devaient arriver. Le vaillant aviateur était gravement malade; il était hors d'état de reprendre l'air et dut sur le champ être opéré de l'appendicite.

Les secours qu'on annonçait n'étaient que de vaines promesses. Les renforts auraient dû parvenir tout de suite, car la ville était dans l'impossibilité absolue de résister plus longtemps. A 5 heures, la porte de Douai tomba aux mains de l'ennemi.

Le colonel Pardieu envoya un chef de bataillon porteur du drapeau blanc et un trompette, et offrit aux Allemands de capituler, afin d'éviter une effusion de sang inutile.

A 6 heures, le prince Georges de Saxe, accompagné d'un officier d'état-major et d'un colonel, vinrent trouver le colonel Pardieu dans son hôtel et exigèrent la reddition de la ville sans conditions.

A la même heure les premiers soldats ennemis entrèrent dans la ville.

Un officier allemand, envoyé par le prince Rupprecht de Bavière, fut chargé de demander au colonel Pardieu quelle était l'importance de ses effectifs.

« Trente-cinq hommes ! » lui fut-il répondu.

L'officier allemand n'en croyait pas ses oreilles. Dans le camp ennemi on croyait que Lille était défendue par une division entière.

Le lendemain matin le colonel français dut se rendre

à l'Esplanade, où se trouvaient réunis 3.000 prisonniers environ. Le prince de Bavière s'avança vers le défenseur de Lille et lui rendit son épée comme témoignage d'admiration pour sa vaillante résistance. Puis les prisonniers furent dirigés sur Templeuve. L'aviateur Médard, forcé de demeurer à Lille à cause de sa maladie, tomba également entre les mains de l'ennemi.

A 10 heures l'armée fit son entrée, musique en tête. Les soldats paraissaient très fatigués. Après la revue, la plupart s'étendirent sur les pavés et s'endormirent aussitôt. Les cavaliers, épuisés eux aussi, tenaient à peine sur leurs chevaux.

Le maire de la ville, l'évêque Mgr Charost, et un certain nombre de conseillers municipaux et de notables furent désignés comme otages et eurent à répondre de la tranquillité de la ville.

On arrêta la propagation du feu, on déblaya les ruines, les troupes traversèrent la ville et le landsturm vint les remplacer.

Un grand nombre de soldats français s'étaient sauvés. Ils se cachèrent dans des maisons amies. Certains d'entre eux s'abritèrent même dans un égout, mais une femme les dénonça.

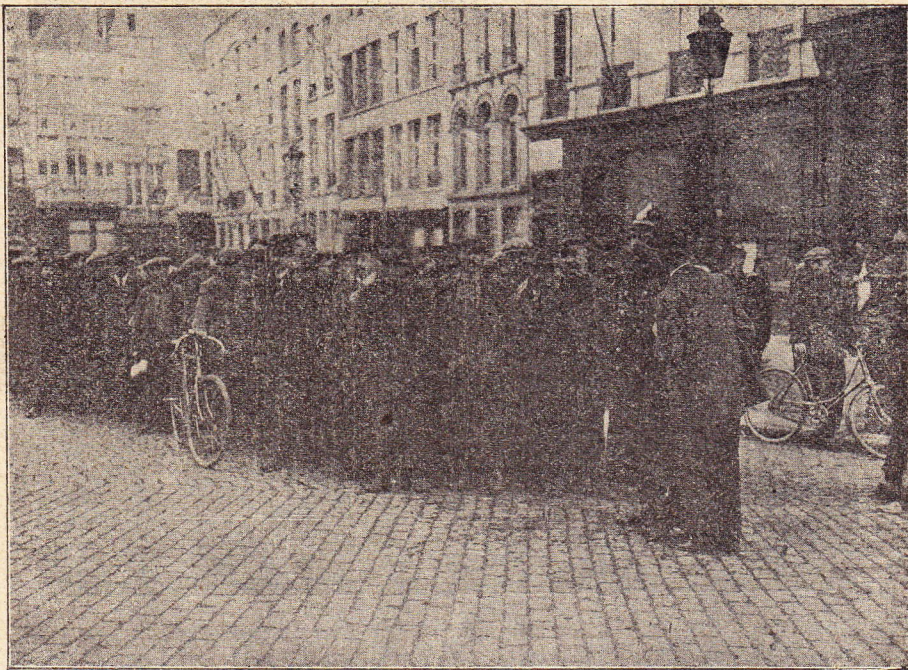
Alors l'occupant publia un ordre sévère, menaçant de mort les militaires qui seraient découverts et les habitants qui les cacheraient.

Un marchand de vins, M. Jacquet, et sa fille firent preuve d'un grand dévouement envers les soldats, en leur procurant de la nourriture et en les aidant à passer la frontière belge, d'où ils se rendaient en Hollande. Des évasions se produisaient régulièrement, bien que l'entreprise fût extrêmement difficile et dangereuse, car l'ennemi opérait des perquisitions domiciliaires et déjà il avait fait des exemples terribles, en fusillant sans pitié quelques anciens militaires.

M. Jacquet et ses collaborateurs poursuivirent néanmoins leur tâche méritoire pendant des mois et nous verrons plus loin qu'ils payèrent de leur vie leur noble abnégation.

Les souffrances endurées par certains de ces soldats témoignent d'un véritable héroïsme. Nous eûmes l'occasion de converser avec l'un d'eux, qui était arrivé juste en Hollande. Et voici ce qu'il nous raconta :

« Je résidais dans la maison d'un ami. Le séjour à Lille était plein de dangers. Chaque jour on faisait des perquisitions. Des traîtres circulaient dans la ville et faisaient attention à tout. J'avais un excellent abri. Lorsqu'il se



Avvers. — Les réfugiés affluent en masse.

produisait une alerte, je me glissais entre les poutres sous le plancher d'une chambre de l'étage. Un jour, je me trouvais dans cet abri. J'avais à peine eu le temps de m'y réfugier et mon hôtesse venait juste de disposer les planches dans un ordre convenable, lorsque le propriétaire de la maison fut obligé d'accompagner des soldats et un officier qui voulaient visiter les chambres de l'étage. Tous les meubles furent scrutés minutieusement, entre autres les armoires et les matelas, mais ce fut en vain.

L'officier, furieux, frappa du pied le plancher où j'étais caché, et s'écria :

« Il doit y avoir un soldat dans votre maison ! »

Mon ami nia. Le plus grave, c'est que j'étais enrhumé et que je fus pris d'une irrésistible envie d'éternuer. Je mordis mon mouchoir pour me contenir. J'aurais préféré m'étrangler plutôt que de trahir mon brave camarade. Ce furent des moments d'angoisse épouvantable. Les soldats finirent néanmoins par se retirer.

Je ne voulus pas exposer plus longtemps les bonnes gens à un aussi grand danger. Je devais fuir à tout prix. Dans cette circonstance aussi on me procura une aide généreuse.

Le plus difficile était de passer la frontière belge. J'y réussis cependant, quoiqu'il me fallut rester pendant une journée dans une meule de paille, et le lendemain, conduire une brouette, déguisé en paysan. Une fois que j'eus pénétré assez loin en territoire belge, un commissaire de police me fournit de faux papiers d'identité. Car, il y a là des fonctionnaires qui risquent continuellement leur vie pour leur patrie. »

Le soldat rejoignit l'armée française en passant par l'Angleterre, car dans l'entretemps la brèche avait été fermée non pas seulement par des Allemands, mais par un double mur d'infanterie et d'artillerie.

J'ai su plus tard que ceux qui aidèrent ce soldat lillois n'étaient autres que M. Jacquet et ses collaborateurs.

Ces courageux Français comparurent, en même temps qu'un Belge, devant le conseil de guerre pour finir leur vie à la citadelle de Lille. Nous rapporterons ces faits plus en détail dans la suite de ce récit.

Telle était la situation en Flandre et à la frontière française à cette époque. C'étaient les préparatifs du grand drame, qui allait se prolonger pendant quatre ans.

* * *

Lille devait rester au pouvoir des Allemands jusqu'en 1918. Mais de leur côté, les Alliés déployaient des efforts

mouïs dans la course vers le littoral. Ils purent se maintenir à Arras, bien que la ville fût bombardée avec une violence extrême. Douai, par contre, tomba aux mains de l'ennemi. A Merville, les Allemands essayèrent une défaite; ils battirent en retraite vers Armentières, où ils se retranchèrent.

Dans cette dernière ville, ils pillèrent des maisons et des usines, convertirent en écuries des magasins de tissus précieux et volèrent des dentelles et de la lingerie. Dans le jardin de M. Lambert ils se livrèrent à une véritable orgie. Après avoir mis le feu aux plus beaux meubles et s'être saoulés de vin et de champagne, ils exécutèrent une ronde infernale autour du brasier en hurlant comme des possédés.

Mais les Alliés déclanchèrent une attaque à Bac-Saint-Maur et Erquinhem et, dans la nuit du 16 au 17 octobre, les Allemands s'enfuirent dans la direction d'Houplines et de Prelinghien.

Les Anglais occupèrent Armentières, qui constituait un point très important sur le front de la Lys.

Des Allemands demeurés en arrière furent poursuivis dans les maisons depuis l'abattoir jusqu'à Houplines et capturés ou tués. Les troupes qui avaient traversé Armentières d'un air si hautain essayèrent ici, de même qu'à Hazebrouck et Bailleul, des échecs successifs. Elles bombardèrent Armentières. Les Anglais exécutèrent une charge à la baïonnette et refoulèrent l'ennemi.

Armentières resta donc aux mains des Alliés, mais elle n'en constitua pas moins un secteur du front. Jusque là, la course de vitesse avait eu des résultats assez favorables. Il restait encore à combler la brèche entre Armentières et la mer, la région d'Ypres et le front de l'Yser.

Les Français et les Anglais étaient chargés de défendre la première partie, mais ils ne disposaient que de faibles effectifs. La défense de l'Yser fut confiée aux troupes belges. Nous connaissons leur situation précaire. Le sort de la bataille allait donc se jouer sur ce point. Les Allemands envoyèrent leurs puissantes armées en Flandre dans la direction d'Ypres, de Dixmude et de Nieuport.

Roulers formait un point de croisement très important. Les Anglais, qui venaient de Gand, traversèrent cette ville, en route vers Ypres. Les Allemands les suivirent, mais le gros de leurs forces se concentra devant Dixmude, car ils escomptaient que la résistance des troupes belges serait plus facile à vaincre.

Après l'aperçu que l'on vient de lire, on comprendra plus facilement la bataille de l'Yser et la bataille d'Ypres.

Les Allemands à Bruges. — Les combats de Keyem et de Mannekenvere. — Nos troupes se retirent derrière l'Yser.

Jusqu'à cette époque la population de la contrée de l'Yser avait vécu dans la plus grande tranquillité. Sans doute, on songeait aux soldats qui étaient partis à la guerre, on lisait avec intérêt et indignation le récit des combats et des atrocités, mais ces événements se produisaient à une distance considérable et ne parvenaient pas à interrompre le travail régulier. On s'occupait, comme les autres années, de rentrer la récolte, de traire les vaches, de préparer le beurre célèbre de cette région de gras pâturages. Il est vrai que le commerce ne prospérait guère. Les négociants de l'intérieur du pays et de la France notamment ne se présentaient plus au marché. Les habitants pouvaient amasser à bas prix de grandes provisions de vivres, tels que du beurre, des œufs, de la viande, de la farine, des pommes de terre, et croyaient pouvoir envisager l'avenir avec confiance.

C'était de la prévoyance de leur part, et non de l'égoïsme, car lorsque les réfugiés des régions plus éprouvées arrivèrent à Dixmude, les habitants leur réservèrent un accueil des plus cordiaux.

On vit apparaître partout des exilés de Louvain, d'Aerschot, de Malines et des villages environnants; ces malheureux furent logés dans les fermes, les maisons, les écoles et chacun se fit un devoir de leur apporter des vivres.

Les habitants écoutèrent avec intérêt les récits de meurtres, d'atrocités, d'incendies et de pillages, mais ils les croyaient légèrement empreints d'exagération. De telles horreurs étaient invraisemblables de nos jours! Comme on souhaitait ardemment que de telles atrocités fussent impossibles, on leur opposait une âme incrédule. Le réveil, hélas! devait être d'autant plus effrayant.

Les jours, les semaines se suivirent dans le calme et la tranquillité. On ajoutait foi au récit des journaux qui assuraient que tout allait pour le mieux et que les Allemands seraient bientôt refoulés dans leur pays. La garde civique jouait vaguement à la guerre — disaient des railleurs — c'est-à-dire qu'elle surveillait les routes et les édifices publics et arrêtait de temps en temps un espion qui le plus souvent était un Belge très honorable.

Ces petites méprises se sont produites un peu partout.

Un beau jour, un contingent de mille à deux mille volontaires arrivèrent à Dixmude. Après avoir fait l'exercice ils disparurent.

Mais soudain les nouvelles devinrent mauvaises. La confiance de la population dans la forteresse d'Anvers fut ébranlée et peu après on vit arriver des troupes en retraite, épuisées, affamées, qui se traînaient à peine et aspiraient après le repos.

Les Dixmudois les reçurent avec de grands témoignages de compassion, leur préparèrent des logements, partageant avec eux leur superflu et se comportèrent avec tant d'humanité qu'à leur départ les soldats tracèrent sur les portes et les volets cette inscription significative : «Dixmude, merci!».

Mais le déficit de l'artillerie, des véhicules, des troupes et des réfugiés s'allongea au point de devenir interminable et dès lors nul ne douta plus que la situation ne fût grave.

On avait vu défiler les fusiliers français avec une confiance absolue, et on avait apporté du pain et de la viande, du tabac et des cigares jusqu'aux trains qui s'étaient arrêtés sur le quai de la modeste gare.

Mais une semaine après les fusiliers étaient rentrés à Dixmude et creusaient des tranchées, aux côtés des Belges. Des arbres coupés servirent à former des barricades. Ainsi la guerre allait se concentrer à l'Yser. Les réfugiés étrangers partirent les premiers, les habitants de Dixmude se procurèrent également des passeports, mais c'était plutôt une précaution de leur part, car fort peu de civils quittèrent la ville dès ce moment.

Les troupes allemandes qui devalaient vers Dixmude, venaient de Bruges. Voici dans quelles conditions se produisit l'occupation du chef-lieu de la Flandre Occidentale.

Les Allemands firent leur entrée le mercredi 14 octobre. Ils suivaient de si près l'armée belge en retraite qu'ils l'auraient fort probablement rejointe s'ils avaient poursuivi leur marche sans délai, au lieu d'établir leur camp à Bruges et d'y perdre deux demi-journées et une nuit.

La veille l'arrière-garde des Belges avait traversé la ville. Ce fut le défilé d'une troupe désordonnée et confuse, où il était impossible de distinguer un régiment, un bataillon, une compagnie, ni un alignement quelconque. Toutes les armes et tous les uniformes se mêlaient dans le plus grand désarroi.

À la Halle se trouvaient encore trois mille réfugiés environ des villages de l'est que l'ennemi avait chassés de vant lui.

Lorsqu'ils aperçurent les dernières unités des troupes belges, une panique générale s'empara d'eux. Le même soir des centaines et des centaines de ces malheureux se remirent en marche dans la direction de Damme. Ceux qui étaient partis le mardi purent encore franchir la frontière hollandaise, mais une foule d'autres qui n'étaient partis que le mercredi soir, se virent couper la retraite par un détachement de cavalerie allemande et furent refoulés vers Bruges au milieu d'un vacarme épouvantable.

Depuis le mardi on attendait à chaque instant l'occupation de la ville par l'ennemi. Le mercredi, très tôt dans la matinée, j'appris que le bourgmestre, M. Visart de Bocarmé, accompagné du commissaire de police en chef, avait quitté la ville par la porte de Gand; il était porteur d'un drapeau blanc et allait à la rencontre de l'ennemi dont l'avant-garde était signalée à Moerbrugge.

Il était près de midi, lorsque les Allemands pénétrèrent dans la ville par la porte de Gand. Quelques carabiniers étaient restés en arrière et déchargèrent leurs fusils, abrités à l'angle d'une rue. Ils tuèrent deux Allemands qui marchaient derrière la fanfare bruyante, puis les deux carabiniers sautèrent sur leurs vélos et purent encore s'enfuir.

Ce fut une chance inespérée que les Allemands n'endossèrent pas cet acte à la population, avec le résultat connu.

Un moment on eut des craintes à ce sujet, car toute l'avant-garde se mit à tirer de terribles feux de salve, mais la rue était vide et personne ne fut atteint.

On dut reconnaître que l'entrée de l'ennemi était glorieuse. Les régisseurs militaires de l'Allemagne connaissent leur métier. Par toutes les rues, dans la direction de l'est, les régiments apparaissaient l'un après l'autre; l'infanterie, la cavalerie, les canons, les caissons. Ce défilé dura toute l'après-midi sans interruption, jusqu'à ce que la ville entière fût littéralement inondée de soldats.

Quelques-uns inscrivaient des chiffres et des lettres sur de nombreuses portes de maisons où des soldats devaient être logés, et sur des écuries, pour y remiser les chevaux.

Cependant, le gros des troupes fut installé dans les casernes et dans divers édifices. Mais elles n'eurent guère l'occasion de se livrer au sommeil. Ce jour-là fut consacré à la célébration de la victoire et le soir la plupart des hommes reçurent un congé. Toute la nuit les rues retentirent de chants; jamais une pareille animation n'avait régné dans Bruges-la-Morte.

Aux environs de Bruges quelques châteaux furent pillés et en certains endroits de la ville des hordes de soldats se livrèrent à des exploits du même genre. Mais naturellement ils étaient immédiatement entourés d'un groupe d'écumeurs, hommes et femmes, qui sont toujours prêts à pêcher en eau trouble. Ces faits se sont déroulés, du reste, dans toutes les villes et dans tous les pays entraînés dans la guerre.

On rencontra aussi des habitants assez lâches pour agiter leurs mouchoirs lorsque les troupes entrèrent dans la vieille cité historique aux sons des fanfares et en chantant à tue-tête.

Ces êtres monstrueux sont des exceptions. Les Allemands devaient comprendre sans peine que les Belges, pour employer une expression de terroir, «préféraient voir leur talons plutôt que leurs orteils.»

Il y avait aussi à Bruges des gens, qui par suite d'un travail avilissant d'aumônes toujours renouvelées, d'un logis misérable avaient perdu leur caractère propre. Ceux-



Les premières sentinelles boches près de l'Escaut.

là acceptaient des présents de l'ennemi : du chocolat, des friandises, des effets d'habillement, des cigares. C'étaient des cadeaux, au dire des usurpateurs, mais eux-mêmes s'en étaient ordinairement rendus maîtres en fracturant les magasins et les maisons particulières.

Ainsi procurèrent-ils des lits à plusieurs personnes, mais ces lits provenaient de la caserne des lanciers, d'où les Allemands les avaient jetés au milieu de la rue, de même qu'ils avaient lancé des meubles à travers les fenêtres des habitations.

Parmi ces soldats étrangers certains spécimens étaient une incécence cynique. Dans un château d'Oostcamp, après un festin de Balthazar, ils avaient laissé dans les somptueux appartements les traces écœurantes de leurs haute culture.

Le fait de recevoir chez soi des soldats ennemis n'est certes pas fort agréable, mais c'est bien pis encore quand ces soldats se trouvent en état d'ivresse.

Des individus sans aveu, des femmes de mœurs douteuses et des rôdeurs suivaient les militaires logés dans les châteaux et s'appropriaient des bouteilles de vin et d'autre butin. De viles créatures entrèrent immédiatement en relations avec ces soudards qui venaient combattre leur propre pays et dans certains cafés mal famés on dansa et on chanta dès ce premier soir, au son des orchestrons.

Mais à cette même heure, dans une foule de maisons, on versait des larmes amères et l'on priaît avec ferveur.

Un Brugeois distingué et digne de foi fit cette déclaration au cours d'une interview :

« Les Allemands s'amuseront cette nuit-là à Bruges tant qu'ils purent... et ce fut leur grand tort et un énorme avantage pour nous... »

« Alors, vous croyez qu'ils auraient encore pu rejoindre les Belges? » lui demanda son interlocuteur.

« Ce n'est pas seulement mon opinion, mais ma conviction absolue! Et je comprends maintenant la cause pour laquelle les Allemands ont arrêté leur poursuite : ils craignaient qu'une puissante armée anglaise ne leur tendit un piège entre Bruges et Ostende et ils n'osaient pas se risquer la nuit sur cette route. Un de mes bons amis, qui se rendit le lendemain avec une carriole d'Ostende à Bruges, fut arrêté par les éclaireurs de l'armée allemande et amené en présence du commandant.

« Où sont les Anglais? » lui demanda-t-il.

« Si je le savais, je ne vous le dirais pas », répliqua l'interpellé.

« Et où sont les Belges?... Sont-ils passés ici depuis longtemps?... »

« Encore une fois, commandant, si je le savais je ne

vous le dirais pas. Vous ne pouvez pas exiger de moi que je trahisse ma patrie. »

Le commandant se contenta de cette réponse et mon ami fut relâché.

Je le vis deux heures après à Bruges et il m'assura qu'il avait vu l'arrière-garde des Belges, — pour autant qu'on pût encore parler d'une « arrière-garde » dans ces circonstances — à moins de six kilomètres des premiers soldats allemands!... Nous pouvons donc tenir pour certain que si l'ennemi avait continué la poursuite sans s'arrêter à Bruges, il aurait rejoint le reste de notre armée entre Ostende et Nieuport et l'aurait peut-être empêchée de s'organiser si solidement près du canal de l'Yser, comme il lui a été possible de le faire à la stupéfaction générale. Qui sait même si les Allemands, qui avançaient beaucoup plus vite que nos troupes, n'auraient pas pu lui couper la retraite et atteindre l'Yser avant elles?

À Bruges ils ne firent qu'un seul prisonnier, que l'ai vu marcher dans leur cortège triomphal. C'était un lancier sans cheval. Il était encadré de deux soldats et suivait une cuisine roulante, dont les vapeurs chaudes et parfumées lui montaient continuellement sous le nez. Peut-être avait-on voulu imposer au pauvre soldat affamé ce nouveau supplice de Tantale? »

Voilà ce que nous apprenns cette interview d'un témoin autorisé. Nous avons également visité Bruges à cette époque. Quel lugubre spectacle offrait la jolie ville occupée par l'ennemi!

Près de la statue de Breydel et De Coninck nous vîmes une forge de campagne; des soldats allemands y ferraient les chevaux et réparaient des automobiles.

L'horloge du beffroi marquait l'heure allemande.

Au Bourg étaient alignés une multitude de canons dont la plupart avaient été conquis sur nos troupes.

C'était là l'effet inévitable de leurs forces supérieures, de la puissance du nombre.

Les canons étaient postés en face du gracieux hôtel de ville aux salles prestigieuses, si richement décorées et toutes remplies des souvenirs de l'histoire de Flandre; en face de la chapelle du Saint-Sang, apporté à Bruges, suivant la tradition, par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui revenait d'un voyage en Palestine. La première procession du Saint-Sang parcourut la ville en 1302; elle était destinée à fêter la victoire de Courtrai.

Ces canons étaient postés aussi en face du palais de justice, où siégeaient des officiers allemands et où nous vîmes notamment amener un civil accusé, disait-on, d'avoir prononcé des paroles inconsidérées.



Les Anglais en Flandre.

Les officiers allemands au palais de justice! Peut-être était-ce pour servir l'intérêt de la civilisation européenne, de la « Kultur » supérieure, mais nous, habitants d'un petit pays, nous nous demandions toujours ce que tout cela avait de commun avec le droit.

Un silence profond régnait aux abords de la gare et dans la gare elle-même, qui se distinguait ordinairement par sa joyeuse animation. On s'occupait seulement de ranger un train allemand... Un drapeau de la Croix-Rouge pendait lamentablement à une croisée. En face de l'édifice, près d'un vaste camion automobile, on remarquait une patrouille allemande.

L'horloge de la gare était arrêtée... Symbole frappant de notre circulation, de notre trafic, de notre commerce et de notre industrie.

Les cloches des villages, si pleins de rythme et de sentiment; les carillons aux tintements clairs, les moulins ronronnants, les tissages saccadés des huttes et des petites fermes, les bobines des dentellières, dans les mai-

sonnettes de Bruges et d'Ypres se taisaient; les machines trépidantes et les roues ronflantes, les calandres bruissantes de nos usines, les presses où s'imprimaient les journaux quotidiens et périodiques se taisaient; et la mère, qui chantait jadis près du berceau de son enfant, se taisait elle aussi.

Mais soudain nous entendîmes une voix, celle du canon, de la destruction et de la mort. Et chacun, surpris, leva les yeux. D'où provenait ce bruit? Où la lutte était-elle engagée?

Après la nuit d'orgie, on avait vu des troupes se retirer par la porte des Forgerons. Mais on ne possédait pas de nouvelles précises.

Et voilà que se déchainait la canonnade! Une nouvelle bataille était-elle commencée? Les Anglais ou les Français seraient-ils là-bas?

Il fallut attendre quelque temps avant de pouvoir répondre à ces questions d'une façon raisonnable, car déjà les bruits les plus insensés circulaient.

Enfin, au bout de quelques jours, on vit arriver des blessés; les premiers furent amenés par chemin de fer, d'autres furent transportés en auto, enfin on en vit chargés sur des chariots et des charrettes, conduits par des paysans réquisitionnés à cet effet. Du sang s'écoulait par les interstices des véhicules.

Et les conducteurs murmuraient à l'oreille des habitants qu'une grande offensive était déclanchée contre Dixmude et Nieuport, que les Belges résistaient bravement, que les navires anglais croisaient près de la côte et que les Allemands essayaient de lourdes pertes.

Et pour la première fois, on prononça le nom de l'Yser. L'école normale, l'hôpital Saint-Jean et d'autres édifices furent bientôt bondés de blessés. Les trains en transportèrent d'autres plus loin dans la direction de Gand.

Certain jour, les Allemands amenèrent un groupe de prisonniers belges. Ceux-ci semblaient absolument exténués. L'ennemi voulut se prévaloir de cette capture et les promena solennellement par les rues de la ville.

Mais nos hommes, se rendant compte du rôle auquel on les destinait, relevèrent la tête et dirigèrent fièrement leurs regards à la ronde. Et les habitants éprouvèrent un sentiment identique. La nouvelle, d'ailleurs, vint de bouche en bouche, avec une rapidité telle que quelques instants après des hommes, des femmes et des enfants accouraient de toutes parts. On donna aux prisonniers du pain, des cigares, du tabac, de l'argent, et on les acclama si bien que les Allemands, rendus furieux, conduisirent les prisonniers à la halle et les y enfermèrent. La manifestation avait eu pour l'ennemi un succès à rebours. Les soldats, eux aussi, avaient prononcé le nom prestigieux de l'Yser.

Le grand quartier général belge s'installa à l'hôtel de ville de Furnes et prit immédiatement les mesures nécessaires en vue d'organiser la résistance.

Ainsi que nous l'avons dit, l'armée comptait 82.000 hommes, dont 48.000 fantassins. A Dixmude il y avait, en outre, 6.000 fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h, à qui l'armée belge dut fournir l'appui de son artillerie.

On ne disposait donc, de Boesinghe jusqu'à la mer, c'est-à-dire sur un front de 36 kilomètres, que de 54.000 hommes. Et c'étaient tous des soldats épuisés et mal équipés. Certains n'avaient pas de fusil.

On en vit même plusieurs qui creusaient des tranchées avec leur baïonnette ou, plus simplement, avec leurs mains, ou qui enlevaient avec un couteau les pierres du talus derrière lequel ils devaient se retrancher.

La deuxième division prit position derrière la ligne Lombartzijde-Nieuport-Mannekensvere, c'est-à-dire sur la partie du front la plus rapprochée de la mer; la première division s'établit à sa gauche, depuis le pont de l'Union (entre Saint-Georges et Mannekensvere) jusqu'au-delà du hameau de Tervaele, derrière Keyem; puis venait la quatrième division, qui occupait la partie du front allant jusqu'à Dixmude, dont la tête de pont devait être défendue par le Français; la cinquième division formait l'aile droite jusqu'à Noordschoote, et la sixième division était alignée encore plus au sud, vers Boesinghe.

Notre première division de cavalerie opérait de concert avec la cavalerie française près de la forêt d'Houthulst; la deuxième était maintenue en réserve entre Nieuport et Furnes, de même que la troisième division, particulièrement éprouvée par les derniers combats, qui se trouvait aux environs d'Oostkerke et de Lampernisse.

Dès le 16 octobre, des escarmouches se produisirent entre les avant-gardes, près de Saint-Pierre-Cappelle et de Schoore.

Immédiatement on put se rendre compte que l'ennemi allait déployer son effort principal entre Nieuport et Dixmude, et dans le voisinage de ces deux villes; il évita la région boisée d'Houthulst et de Clercken, bien qu'il y envoyât de fortes patrouilles. Mais le gros de l'armée arriva d'Ostende, Bruges et Thourout, de Leffinghe, Ghisteltes et Eessen, et prit position devant Nieuport, Mannekensvere, Keyem et Beerst, près de Dixmude.

On décida d'enlever du front sud une partie de la cinquième et de la sixième division afin de couvrir les points plus menacés vers le nord.

L'ennemi installa son grand quartier général à Thielt,

au cœur de la Flandre Occidentale. C'est là que s'établit le duc Albrecht de Wurtemberg, entouré d'un nombreux cadre d'officiers et de sous-officiers. Il était sûr de remporter une victoire facile. Peut-être faut-il l'attribuer à cette idée préconçue le fait assez étrange, que l'on eût confié le sort de la bataille à ce commandant d'armée plutôt insignifiant, quoique de race princière.

Il commandait la quatrième armée (les 22e, 23e, 26e et 28e corps). Toutefois, ce furent la 4e division d'Ersatz et le troisième corps de réserve qui exécutèrent la première attaque près de Lombartzijde, Schoore et Keyem.

Au sud de Boesinghe, d'Ypres à la Lys, se trouvaient les Français et les Anglais, mais là aussi, la brèche était encore faiblement défendue, comme nous le verrons plus loin.

Les postes avancés de la rive droite de l'Yser durent bientôt se retirer devant des forces supérieures.

Le 18 octobre, le troisième bataillon du dixième régiment abandonna Keyem et se replia sur la rive gauche de l'Yser, après avoir subi des pertes importantes. Schoore et Mannekensvere tombèrent également aux mains de l'ennemi. Il ne restait plus que les seuls villages aux mains des Belges, sur la rive droite, à savoir Beerst. La situation semblait critique.

Désormais, l'ennemi pouvait mettre son artillerie lourde en position et, protégé par elle, construire des ponts et des passerelles au-dessus de la rivière.

Après l'abandon de Keyem et de Mannekensvere, le grand quartier général de Furnes envoya l'ordre de reprendre ces deux villages. Une attaque fut déclanchée le soir même du 18 octobre.

Le colonel Couturiau, commandant du 8e de ligne, fut chargé de conduire les opérations contre Keyem. L'assaut devait être exécuté par le premier bataillon du 13e de ligne, sous les ordres du major Delcour, et par le premier bataillon du 8e de ligne, sous les ordres du major Vasseur.

La nuit était tombée.

Au loin on apercevait l'incendie de Keyem, car nos soldats avaient mis le feu à l'église avant leur départ. Notre artillerie arrosa de projectiles le village qui déjà fourmillait d'ennemis et dont les habitants s'étaient réfugiés dans leurs caves.

Derrière les troupes allemandes de première ligne, d'autres étaient en réserve à Saint-Pierre-Cappelle et à Couckelaere, prêtes à intervenir à la moindre alerte. Or, deux faibles bataillons belges avaient entrepris la lutte contre ces gros effectifs. Bientôt ils franchirent le pont de Tervaele.

Un officier du grand quartier général, après avoir discuté des plans avec l'état-major de la quatrième division, conclut que toute cette affaire irait comme sur des roulettes.

« Nous marchons à la mort... », reprit le major Delcour. Mais il n'importe. Le bataillon fera son devoir. »

Non, certes, il ne fallait pas prendre les choses à la légère et cette entreprise était vraiment d'un sérieux tragique. Deux bataillons contre une armée entière, quelques centaines d'hommes épuisés contre les puissantes troupes du Kaiser: une telle lutte devait forcément être inégale.

Les soldats s'avancèrent en silence le long de la route qui conduit au village. Notre artillerie, postée à Stuyvenkerke, canonait les positions ennemies. Le vent soufflait dans les arbres, bordant la chaussée. Tous ces bruits divers étouffaient les pas des hommes qui marchaient comme un groupe de fantômes et dont beaucoup allaient faire le sacrifice de leur jeunesse et de leur vie.

Le bataillon du 8e devait prendre d'assaut le centre du village de Keyem. Les compagnies du 13e reçurent l'ordre d'occuper les abords du village et les routes environnantes.

Le 8e arriva en vue des habitations. Les hommes entendirent des chants. C'étaient les Allemands qui s'amusaient à leur façon. Déjà ils avaient pillé plusieurs maisons. Soudain, des sentinelles aperçurent les ombres des nôtres qui s'approchaient.

« Werda ! » Voilà l'ennemi ! Des détonations crépitaient, en même temps que des signaux d'alarme. Le combat s'engagea aussitôt. On tirait de l'intérieur des maisons

sur nos hommes, mais ceux-ci se précipitèrent, chassèrent les Allemands à la baïonnette ou les massacrèrent sur place. Ce fut un corps-à-corps terrible. Des cris sauvages s'élevaient de toutes parts. Des blessés geignaient.

Enfin les Allemands s'enfuirent. Keyem était aux mains des Belges. Mais pourraient-ils s'y maintenir?

Furieux de cet échec, les officiers allemands forcèrent leurs hommes à retourner au feu, menaçant d'abattre les récalcitrants à coups de revolver. Quantité de soldats traversèrent les jardins, se cachèrent dans des maisons, dans des greniers ou derrière des haies et installèrent partout des mitrailleuses. Des renforts se mirent en route et la nuit se passa en préparatifs. Quand l'aurore se leva, les champs autour de Keyem étaient tout gris de la présence d'une nuée de troupes allemandes.

On avait bravement conquis le village, mais le dénouement fut tel qu'on l'avait attendu; c'était la lutte désespérée du faible contre le fort, de deux bataillons contre deux régiments et même davantage.

Les compagnies du 13e de ligne qui avaient remarqué l'approche des hordes ennemies, se défendirent avec héroïsme.

Le commandant Mathieu et le major Delcour se trouvaient à l'est du village. Le lieutenant Louppe ouvrit sur l'ennemi le feu terrible de sa mitrailleuse et en faucha des rangs entiers. Mais à quoi bon? Les brèches étaient immédiatement comblées et il semblait que les casques à pointe sortaient de terre. Le lieutenant Louppe fut blessé et déposé dans un fossé, d'où il continua à donner ses ordres. Le major Delcour s'élança au milieu de la chaussée pour se mettre à la tête de ses hommes. Il fut atteint d'une balle et s'effondra pour ne plus se relever.

Huit, neuf, dix soldats tombèrent aux côtés de leur chef, abattus par la pluie des projectiles ennemis. Le commandant Mathieu envoya le major Louppe en arrière afin de réclamer des renforts. Le commandant fut blessé à son tour; lui aussi continua à encourager ses hommes malgré ses souffrances. Le nombre des blessés et des mourants augmentait sans cesse.

Du côté opposé du village, sur la route de Leke, la compagnie Pasquier opposa une résistance désespérée. Les hommes se battirent comme des lions, attaquèrent les Allemands avec intrépidité, mais eux aussi succombèrent sous le nombre. Après qu'ils eurent tiré leurs dernières cartouches, un corps-à-corps à la baïonnette mit fin à ce combat héroïque, où nos braves luttaient à un contre six, contre sept et même contre dix.

Le lieutenant Pasquier renvoya les derniers survivants et fut lui-même fait prisonnier.

Le lieutenant Louppe se traîna jusqu'en dehors du village, où le bataillon du 8e résistait péniblement à des forces supérieures. Les mitrailleuses installées derrière les fenêtres et sur les toits crachaient sur le petit groupe leurs projectiles meurtriers. Louppe sentit ses forces l'abandonner, mais dans un sursaut d'énergie, le corps couvert de sang et brûlant de fièvre, il se glissa le long des fossés remplis d'eau et de vase.

Des blessés appelaient à l'aide, mais il ne pouvait pas s'arrêter, car on attendait impatiemment l'arrivée des renforts. Il alla les demander au colonel Couturiau.

«Le colonel du 8e!», cria-t-il, au moment où il débouchait sur la route de Keyem à l'Yser, balayée par un ouragan de fer et de plomb qui soulevait les pavés et coupait les arbres comme des fûts de paille. «Le colonel du 8e!».

Il le trouva enfin, abrité derrière une meule de paille et lui transmit son message. Une compagnie, celle du lieutenant Esnouff, était encore disponible; elle partit aussitôt sous une pluie de fer. Mais son intervention ne pouvait plus modifier le sort de la bataille. Quelques instants encore et les derniers défenseurs furent complètement cernés. Il ne restait plus de la compagnie Mathieu que trente hommes valides.

Le colonel Couturiau, voyant l'inutilité d'une plus longue résistance, ordonna la retraite générale. Keyem dut être abandonné.

Les Allemands qui avaient remarqué la manœuvre, redoublèrent leur feu, arrosant d'une grêle d'obus toute la région comprise entre le village et l'Yser. Les survivants se sauvèrent en traversant les ruisseaux et en se dissimu-

lant derrière les roseaux. Des blessés réclamaient de l'aide et suppliaient qu'on les amenât. Mais chacun ne songeait qu'à son propre salut, car la mort fauchait sans répit.

Ce fut un pitoyable petit groupe qui atteignit la rive gauche de l'Yser. Et lorsque, le soir, les officiers procédèrent à l'appel, beaucoup de noms restèrent sans réponse, les noms de ceux qui agonisaient parmi les roseaux ou qui déjà avaient cessé de souffrir.

Les Allemands célébrèrent la reprise de Keyem à leur manière. Ils parcoururent le village en poussant des hurlements, pillèrent les maisons et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Un homme et une femme qui s'étaient réfugiés dans une ferme furent fusillés; des groupes de civils furent trainés dans les rues et maltraités. De nouveaux contingents arrivèrent encore et cette fois Keyem fut occupé en force. Ce village, comme tant d'autres, était destiné à disparaître; il n'en resterait plus bientôt qu'un monceau de ruines.

Le retour offensif sur Mannekensvere échoua également. Le 3e bataillon du 7e de ligne fut chargé de reconquérir ce village. Le soir du 18 octobre, les troupes franchirent le pont de l'Union. Mannekensvere est situé sur la route de Nieupoort à Bruges. On apercevait de loin sa vieille tour massive et imposante. Le bataillon n'alla pas loin; il fut arrêté devant les tranchées où les Allemands s'étaient fortement organisés. Un feu terrible décima nos troupes, qui résistèrent cependant avec vaillance. La lutte se prolongea pendant toute la nuit, mais à l'aube le major Everard donna l'ordre de la retraite. L'ennemi bombardait violemment les abords du pont, qui pour le 7e de ligne était le seul moyen de communication avec l'autre rive de l'Yser. Pour empêcher la poursuite on décida de faire sauter le pont.

Une foule de blessés qui se traînaient vers l'Yser en suivant les fossés réclamaient l'aide de leurs camarades.

Le suprême avertissement fut lancé: «Plus personne sur le pont. Il va sauter!»

Une formidable explosion retentit. Des morceaux de fer et des pièces de bois avec des colonnes d'eau furent projetés en l'air. Puis l'on vit des hommes valides et des blessés se jeter dans l'Yser écumant, dont ils voulaient à tout prix atteindre l'autre rive. La plupart des blessés se noyèrent.

Tels furent les premiers combats. C'est à peine si on en fait mention dans l'immense épopée de l'Yser, encore qu'ils fussent très meurtriers. Ils servirent de prélude à la bataille de l'Yser qui allait commencer.

Après cette nuit agitée du dimanche au lundi se leva une sanglante du 19 octobre!

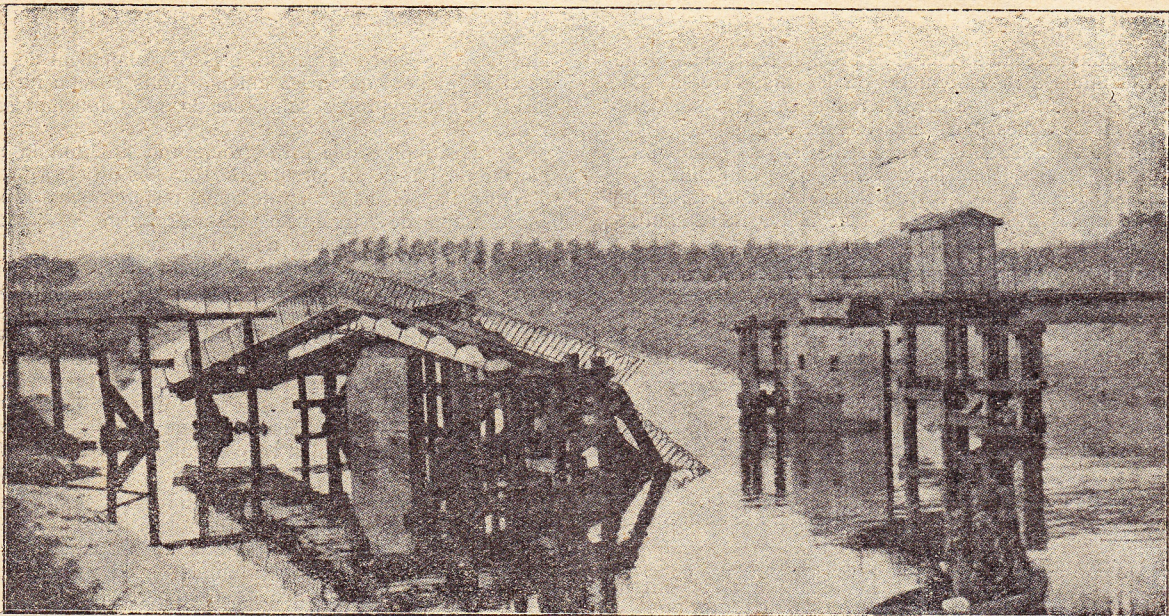
Le 19 octobre. — Une offensive qui échoue. — Les armées du duc de Wurtemberg. — Atrocités allemandes en Flandre Occidentale. — L'ennemi à Roulers et aux environs.

Les événements s'étaient succédé si rapidement! Les derniers journaux parus en Flandre Occidentale annonçaient encore que les forts d'Anvers tenaient bon, au moment où les troupes allemandes approchaient déjà à grands pas.

De nombreux habitants de la province, qui depuis longtemps agitaient la question de leur fuite éventuelle en cas d'invasion, furent surpris dans leur village et contraints d'y rester.

A peine les derniers soldats belges étaient-ils partis que l'ennemi arrivait. D'une façon générale les premiers détachements se comportèrent assez convenablement, ce qui eut pour effet de tranquilliser la population. Celle-ci ne se doutait pas, hélas! des drames horribles dont maint village était menacé.

Probablement aurait-on eu moins d'atrocités à déplorer sans le retour des patrouilles françaises, car lorsque les-



Pont sur l'Escaut, à Wetteren, détruit par l'armée belge en retraite.

engagements se produisaient les troupes du Kaiser ressemblaient à de véritables démons.

Le 19 octobre est une date inoubliable qui est marquée en lettres de sang dans le martyrologe de la Flandre Occidentale.

Foch, qui commandait les armées du nord et dont le quartier général était installé à Cassel, — petite ville de la Flandre française, perchée sur la colline entre L'ankerque et Hazebrouck, — ordonna une offensive générale, après s'être entendu à cet effet avec le maréchal French, généralissime des armées britanniques et avec le grand quartier général belge.

Le but de cette offensive consistait à atteindre Thourout et même éventuellement Bruges et Gand. Le moment semblait bien choisi, car les Allemands avaient concentré leurs forces près de Dixmude, et la région comprise entre cette ville et Courtrai n'était que faiblement occupée par les Allemands.

Le 18 octobre les territoriaux français prirent possession de Roulers. C'étaient des hommes âgés de la région de Perpignan; ils mirent immédiatement la ville en état de défense. La cavalerie poussa ses reconnaissances encore plus loin et on la vit apparaître notamment à Rumbek, Ardoye, Beveren, Gits, Lichtervelde, etc., mais toujours par petits détachements.

Les populations de ces diverses localités étaient animées de la plus grande confiance. Elles étaient persuadées que l'avance de l'ennemi allait être définitivement arrêtée.

Nos troupes marchèrent par Eessen sur Vladsloo; les Français, aidés des Belges, chassèrent l'ennemi de Beerst. Il y avait donc un rideau de troupes alliés en face de Dixmude, mais, comme nous venons de le voir, Keyem et Mannekensvere étaient restés aux mains des Allemands. D'autre part, les Belges occupaient Lombartzijde, en face de Nieuport, quoique l'ennemi se fût installé à Westende et Slijpe, et même dans la grande métairie, le « Groote Bamburgh » devant Nieuport.

L'attaque générale devait se déclencher de Keyem à Menin.

A l'aile droite la cavalerie anglaise devait marcher sur Keyem. Au centre la cavalerie du général de Mitry et la nôtre (1re division) devait se diriger vers Roulers et Thourout. A l'aile gauche notre 5e division d'infanterie essaya de progresser par Vladsloo et Bovegem. Les fusiliers-marins, de concert avec le 1er bataillon, furent chargés de s'emparer de Beerst et de la route de Thourout.

La cavalerie française poussa à travers la forêt d'Houtfult, dépassa Staden, Hooglede, Gits et même les groupes les plus avancés, donnèrent aux habitants de la con-

trée environnante la douce illusion d'une libération prochaine.

Les fusiliers étaient à Dixmude. Le dimanche avait été très calme. Les gens allèrent à l'église et s'agenouillèrent sur la paille où des soldats s'étaient reposés la nuit précédente. La veille on avait entendu l'explosion de quelques obus. Des commencements d'incendie avaient été rapidement éteints. Depuis lors l'artillerie s'était tue et chacun croyait que le danger était écarté et que la victoire allait passer dans le camp des Alliés. Le Roi Albert rendit visite aux troupes belges et françaises. Il serra la main à l'amiral Ronarc'h et inspecta les positions. On apprit que les Anglais avançaient dans la direction d'Ypres. Déjà certains habitants s'amusaient des frayeurs puériles de ceux qui avaient fui.

Mais cette tranquillité n'était qu'apparente et trompeuse; c'était le calme avant la tempête, et quelle tempête !

Deux régiments de goumiers avaient été envoyés au secours de l'amiral. La population admirait les cavaliers africains fièrement campés sur leurs petits chevaux fringants.

Le lundi les fusiliers reçurent l'ordre de reprendre Beerst, que les nôtres avaient dû abandonner la veille.

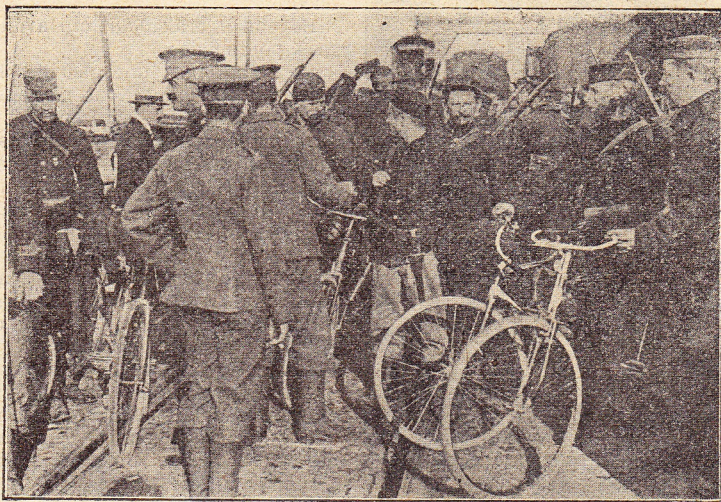
La 5e compagnie, commandée par le lieutenant Maussion de Condé, fut chargée de donner l'assaut aux positions allemandes. L'officier disposa ses hommes par rangs de quatre. Et en avant ! Sur la route de Dixmude un grand nombre de fusiliers tombèrent sous les obus, mais, sans s'arrêter un instant, la compagnie poursuivit courageusement sa marche. En face du village, elle fut accueillie par une pluie de balles. Les Allemands s'étaient retranchés dans les maisons, tandis que les assaillants n'avaient d'autre abri qu'un fossé ou une haie. Ils rampaient par terre, car quiconque se levait offrait une cible facile aux fusils et aux mitrailleuses.

Le lieutenant de Maussion s'étant redressé pour reconnaître la position, s'écroula, frappé mortellement.

La 6e compagnie du 2e bataillon, sous les ordres du lieutenant Pertus, se dirigea vers Keyem, où la lutte ne fut pas moins ardente. Bientôt le lieutenant s'affaissa, la jambe broyée. La compagnie Hébert opéra entre Keyem et Beerst. Plusieurs autres officiers furent encore mis hors de combat. Le bataillon Jeannot subit de si fortes pertes, qu'il dut être ramené en arrière. Mais les fusiliers avaient décidé de prendre Beerst et rien ne pouvait les arrêter.

Le commandant Varney ramassa les survivants de différents compagnies, se mit à leur tête et s'élança à l'assaut du village.

Son exemple galvanisa les hommes. Mais il fallut pren-



Soldats alliés à Calais

dre chaque maison l'une après l'autre. L'amiral envoya, comme soutien, le 2e bataillon du 1er régiment, sous les ordres du commandant de Kerras, tandis que le bataillon Mauras s'avancait de Vladsloo.

Ce fut une effroyable mêlée. On se battait dans les rues, dans les maisons et dans les jardins et l'action dégénéra en corps-à-corps. Les gémissements des blessés étaient étouffés par les cris et les clameurs des soldats. Le sang coulait à flots; il rougissait le fer des baïonnettes, éclaboussait les murs, formait des taches épaisses sur les pavés. On piétinait des cadavres étendus le long des routes et dans les vergers. A 5 heures de l'après-midi l'ennemi, desarmé par cette attaque vigoureuse, fut refoulé et Beerst resta aux mains des Français.

Ronarc'h arriva aussitôt et ordonna de mettre le village en état de défense, car il prévoyait une contre-attaque pour la nuit.

On se mit immédiatement à l'ouvrage, mais à peine avait-on enlevé les premières pelletées de terre que les marins reçurent du quartier général l'ordre de se replier sur leurs anciennes positions.

Cette nouvelle fut accueillie avec une véritable stupeur. On ne pouvait se résoudre qu'avec peine à abandonner ce village de Beerst, qui avait coûté tant de sang et de sacrifices. Mais il fallut bien s'y résigner.

Qu'était-il donc arrivé pour justifier une pareille mesure? L'offensive alliée avait échoué. Après s'être avancées jusqu'au centre de la Flandre, les troupes s'étaient heurtées à de puissants corps d'armée ennemis, envoyés à leur rencontre par le duc de Wurtemberg. Et comme ils avaient à faire à des forces supérieures, les Alliés durent céder du terrain. La cavalerie battit en retraite, les gnomiers se rendirent à Loo et les Anglais ne purent atteindre Menin.

Dans la suite de ce récit nous aurons l'occasion de décrire ces opérations avec plus de détails. Les nouveaux corps d'armée se concentrèrent aux environs de Roulers qui avait été occupé le dimanche par les Français.

Le lundi les Allemands bombardèrent la ville. Les obus sifflaient de toutes parts et quantité de maisons furent atteintes. Des rencontres eurent lieu sur la route d'Ardoye à Rumbeke, près d'Hoogdele et de Staden. Il y eut quelques tués des deux côtés, mais les Français ne purent se maintenir longtemps.

Il ne pouvait plus être question d'une offensive sérieuse en présence de la supériorité numérique de l'ennemi.

Les Français se replièrent en combattant et une partie considérable de la Flandre Occidentale dut être abandonnée. Quelques soldats restèrent cachés derrière des haies et des maisons, d'où ils tiraient sur l'ennemi.

« Ce sont des civils ! » hurlèrent les Allemands.

Cette accusation injuste équivalait à un mot d'ordre. Elle fut le prétexte des atrocités qui allaient ensanglanter la région.

A Gits des hordes sauvages se saisirent d'un certain nombre d'habitants et les traînèrent dans la rue.

Pour donner une idée exacte du système de terreur inauguré par les Allemands, nous reproduisons ci-après le récit que nous fit une des victimes :

« Le lundi, 19 octobre, les cuirassiers étaient à Gits. A la pointe du jour les Allemands arrivèrent de Cortemarck et de Thourout. Sur la route qu'ils suivaient, près du Leenbosch, habitait Victor Vergote. Cet homme avait conduit sa femme et ses six enfants dans un lieu plus sûr, mais lui-même était resté à la ferme. Il s'était caché dans une citerne par crainte des obus et avait sur lui son argent et ses valeurs.

Les Allemands le découvrirent, lui enlevèrent son argent et le tuèrent à coups de baïonnette.

Non loin de là un autre cultivateur subit le même sort. Les soldats déchargèrent leurs armes dans les maisons et mirent le feu à des meules de paille. En même temps notre village fut bombardé. Les habitants se réfugièrent dans les caves ou s'enfuirent.

Les Français cédèrent un peu de terrain et se retirèrent vers la hauteur où plusieurs habitants les suivirent ; j'étais du nombre.

Des Français se trouvaient dans les champs derrière la hauteur. De nouveau nous fûmes pris entre deux feux et nous nous cachâmes à mi-chemin. Les Français se replièrent sur Hoogdele par Driewegen. Alors nous montâmes par delà la hauteur pour nous abriter.

Le combat continua. Les Allemands étaient sur la hauteur et les Français à Hoogdele. Nous restâmes cachés de 11 heures à 3 heures et demie. A ce moment on nous fit sortir et nous fûmes forcés de nous tenir la face contre le mur. Nous étions trois cents personnes, hommes, femmes et enfants. Les Allemands pénétrèrent dans la ferme Deleu. Le fermier s'était caché dans la fosse à purin. La ferme, évidemment, fut réduite en cendres. Puis on autorisa les femmes et les enfants à se retirer. Quant à nous, il nous fallut accompagner les Allemands; on était 72 civils de 17 à 75 ans. Au café « Ondank », à Hoogdele, les Allemands nous abreuvèrent d'injures, de sarcasmes et de coups: « Sie haben geschossen, Kaput, Kaput ! » hurlaient-ils.

« Et, Monsieur, déclara mon interlocuteur, aucun habitant n'a tiré. Toutes les armes avaient été remises. On ne peut pourtant pas tirer avec un tuyau de pipe, n'est-ce pas? Notre bourgmestre est un homme bon et juste. Il avait entendu dire qu'un braconnier avait encore un fusil en sa possession et il perquisitionna dans toute la maison. Finalement l'homme dut affirmer sous serment qu'il n'avait pas d'arme. Non, les civils n'ont pas tiré.

Bref, il fallut suivre les Allemands. Je donnais le bras à un petit vieux de 75 ans, qui portait des sabots. Il marchait à grand'peine. Il est mort certainement, car je ne l'ai plus revu.

Nous prîmes la route de Staden, où les Français s'étaient rendus. On nous fit faire un grand détour par Vosseberg, Vommelbeke et Strooiveldkruis. Il était 8 heures lorsque nous arrivâmes à Staden. Les cuirassiers français



Le général Gallieni, l'organisateur de la victoire de l'Ourcq.

se trouvaient dans le village. L'avant-garde des Allemands approcha doucement, afin de surprendre les cuirassiers. Je ne pourrais dire exactement ce qui se passa, mais soudain quelques fermes prirent feu et l'on vit les Allemands revenir sur leurs pas. Et derrière eux apparurent les cuirassiers, Je les vois encore, avec leurs plaques de métal sur la poitrine, étincelants aux lueurs du brasier. Il y eut un violent combat. Notre groupe de 72 civils fut obligé de prendre place devant les Allemands. On se débattit, on voulut fuir. Les Allemands nous retinrent de force, nous frappèrent... mais 57 hommes parvinrent néanmoins à se sauver, 15 restèrent prisonniers, dont j'étais. Les Français se retirèrent, ne voulant pas tirer sur nous. Les Allemands nous témoignèrent une grande fureur et nous ligotèrent les mains. Ils voulaient nous précipiter dans le brasier. Mais un officier s'avança et cria d'une voix de tonnerre à ses hommes : « Das nicht! das nicht! » Puis on nous accorda quelque repos, et on nous permit de camper dans les champs, au milieu de la boue — car il avait plu — et nous demeurâmes là jusqu'à 7 h. 1/2. Jamais je n'oublierai cette nuit. Les flammes montaient vers le ciel. Un officier allemand était étendu sur des bottes de paille. C'était un ours si mal léché que ses hommes eux-mêmes avaient peur de l'approcher. J'entrai en pourparlers avec mes gardiens et leur dis que j'offrais une somme de 10.000 francs pour avoir la vie sauve. Certains d'entre eux semblaient goûter cette proposition, mais ils n'osaient y donner suite à cause du major. Au matin on nous envoya sur un autre champ de bataille, qui était un champ de betteraves. Nous y restâmes jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Je creusai un trou dans la terre pour y reposer ma tête. Impossible de décrire ce que nous avons souffert à cet endroit.

Le froid nous faisait frissonner et la faim nous tenaillait. Lorsque nous pensions à notre femme et à nos enfants les larmes nous venaient aux yeux. Et il m'arrive de pleurer encore.

Et mon interlocuteur, qui avait les yeux pleins de larmes, poursuivit :

Ce n'était plus une guerre cela, monsieur ! Quel était donc notre crime ? Nous n'étions pas des soldats ! Pour qui nous prenaient-ils ? Je portais un pardessus et les Allemands prétendaient que j'étais officier. Or, j'étais un civil inoffensif. Je vous ai dit déjà qu'à Gits personne n'avait plus d'armes. J'étais resté au village, me fiant aux promesses des Allemands et à la loi de la guerre.

A deux heures — ajouta le narrateur — nous fûmes conduits dans une ferme, transformée en ambulance. On nous obligea à nous mettre à genoux le long d'une haie.

Les Allemands amenèrent des blessés. Nous entendions leurs plaintes et leurs cris de douleur. A l'intérieur de la ferme des médecins pratiquaient des opérations. Soudain on vit arriver quelques civils conduits par des soldats. Deux de ces malheureux furent placés au pied du mur et fusillés sans pitié. Un peu plus tard on nous relâcha. J'en avais assez et me sauvai en Hollande. Notre bourgmestre, dont on avait incendié la maison, put fuir également. Les Allemands l'ont cherché longtemps.»

Voilà le simple et éloquent témoignage que nous avons recueilli. Des scènes analogues se produisirent un peu partout. Nous parlions tantôt de Staden. Des meurtres horribles affligèrent également cette commune. Le vicaire, M. l'abbé Foulon, fut entraîné hors de sa demeure et fusillé. Une dizaine d'autres habitants subirent un sort identique, toujours sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient des francs-tireurs.

Parmi le groupe qui rentra à Gits, on signala la disparition de sept personnes. On suppose que les cadavres enterrés dans une fosse à Staden étaient ceux de ces malheureuses victimes. Mais on ne put l'établir avec certitude, car les Allemands défendirent d'ouvrir la fosse. En tous cas ces infortunés ont été massacrés ou sont tombés sous les balles.

A Hoogde ce fut la même tactique : des habitants durent marcher devant les troupes et les suivre jusqu'à ce qu'ils fussent engagés au milieu d'un combat. Puis les Allemands les ramenèrent. Une sorte de conseil de guerre eut lieu dans un champ. Après des menaces et des mauvais traitements, on reprit le chemin de Staden. Les malheureux furent relâchés ensuite, à l'exception d'un cultivateur estimé de tous, qui fut horriblement massacré.

A Roulers les Allemands se livrèrent à des atrocités encore plus épouvantables. La résistance des Français autour de cette ville avait été assez vigoureuse, et lorsque les Allemands pénétrèrent dans la ville par le quartier de l'est, ils étaient aveuglés par la fureur. Aussitôt les massacres commencèrent.

Des soldats de 235^e régiment enfoncèrent les portes, brisèrent les fenêtres, expulsèrent les habitants apeurés, qui étaient réfugiés dans leurs caves, et les emmenèrent.

Constant Hoornaert et Pierre Derluyn furent tués au même endroit. La femme Hoornaert fut témoin de cette scène horrible, après laquelle on l'obligea de marcher au milieu d'un groupe d'autres femmes et d'enfants devant les soudards, en levant les bras en l'air.

Dans la même rue un ménage et d'autres personnes qui s'étaient abritées dans la cave furent poussés à l'extérieur, au milieu de sévices de toutes sortes. Des femmes et des enfants implorèrent la pitié de leurs bourreaux, mais les misérables leur arrachèrent leurs vêtements. Les hommes furent attachés deux à deux par les mains. Puis on fit subir le même sort aux femmes et les pauvres prisonniers durent se rendre dans une prairie située près de la ferme du cultivateur Ost. 40 à 50 personnes étaient ainsi réunies.

Les femmes et les jeunes filles affolées pleuraient et se lamentaient. Un officier, la bouche écumante, les accabla d'injures et de blasphèmes et leur cria :

« Vous avez tiré ! »

« Non, répondirent-elles. Ce sont les Français. »

« Vous êtes nos ennemis ! reprit l'officier, qui parla de les fusiller. »

On amena encore un autre prisonnier, nommé Jules Delforche. Déjà on lui avait enlevé la moitié du nez. Le malheureux avait les mains enchaînées. Son jeune fils voulut étancher le sang qui coulait de son horrible blessure. Un soldat se saisit de l'enfant et l'écarta brutalement.

Dans l'entretemps des soldats mirent le feu à l'écurie de la ferme Ost et comme le fermier faisait mine de sauver son bétail, les brutes tirèrent dans sa direction et le chassèrent vers la prairie auprès des autres prisonniers. Du reste, en beaucoup d'autres endroits, de petites fermes et des maisons appartenant à de modestes ouvriers devinrent la proie des flammes.

L'officier indiqua dans le groupe quatre hommes, qui devaient mourir : Constant Craeymeersch, Octave Colpaert, Jean Delforche et le malheureux, déjà si affreusement mutilé, Jules Delforche; tous étaient pères de famille.

Les infortunés supplièrent qu'on leur épargnât la vie, firent appel à la clémence au nom de leur femme et de leurs enfants; les autres prisonniers joignirent leurs prières à celles des condamnés, mais ce fut en vain.

L'officier inflexible fit un signe, des détonations retentirent et les quatre corps s'abattirent en même temps.

Les rescapés durent rester pendant trois heures près des cadavres, puis ils durent précéder les soldats, qui s'apprêtaient à faire leur entrée dans la ville.

Un peu plus loin, dans la rue Bruane, se déroulèrent des drames analoges.

Gustave Ingels, qui était seul à la maison avec son vieux beau-père et son enfant de trois ans, entendit frapper à la porte. Il alla ouvrir aux soldats et reçut un coup de baïonnette à la tête. Lorsqu'on découvrit son cadavre, on constata que la victime portait une affreuse blessure; la tête était fendue de l'œil à l'oreille à tel point que la cervelle avait jailli. Le vieillard s'enfuit avec l'enfant.

Pierre Van Becelaer qui habitait le boulevard du Nord, était resté à la maison pour soigner sa femme qui avait accouché la veille; les autres enfants se trouvaient chez des voisins. L'homme alla ouvrir aux Allemands qui frappèrent à la porte. Il fut abattu d'un coup de feu. La femme sauta de son lit, vit le cadavre de son mari étendu dans une mare de sang, et folle de terreur, elle s'enfuit à travers champs, oubliant même son enfant, qui reposait doucement dans son berceau, tandis que le cadavre du père gisait derrière la porte. Lorsqu'elle se fut un peu calmée, la mère rentra au foyer.

Des scènes non moins effroyables se produisirent dans d'autres quartiers de la ville.

Charles Louis Van den Wijnsberghe s'était réfugié avec ses parents et des voisins dans une maison du boulevard de la Mandel.

Dans son voisinage, en effet, les Allemands mettaient le feu aux maisons. Les soldats les firent sortir et fouillèrent les hommes. Ils trouvèrent Van Wijnsberghe en possession d'un canif, et un officier le condamna à mort séance tenante. Les parents du malheureux entendirent cette horrible sentence et demandèrent la grâce de leur fils, qui lui-même implorait la pitié de ses juges. Mais rien n'y fit. Un coup de feu retentit et le pauvre jeune homme tomba à la renverse; deux coups encore, et le crime était accompli.

Léonard Van Hecke dut marcher devant les troupes avec un groupe d'autres habitants du boulevard de la Mandel.

On ignore les circonstances qui entourèrent sa fin, mais le soir son propre fils le trouva appuyé contre une façade. Une baïonnette lui avait transpercé la gorge de part en part. La victime respirait encore et réclamait un peu d'eau pour étancher sa soif. Le fils alla prévenir son frère et tous deux transportèrent le malheureux dans sa maison, où il succomba quelques heures plus tard.

Jules Verleye fut fusillé dans la cour du café « t Neerhof », où il s'était réfugié.

Entre Beveren et Roulers les Allemands massacrèrent cinq civils : Théodule Beernaert, Henri Demeulenaere, Jules Cyrille Dubaere, Basile Dumortier et Emile Beckers. Les victimes avaient été désignées au hasard par des officiers parmi un groupe de prisonniers. On avait,

au préalable, fouillé tous les hommes, sans que l'on trouvât sur eux rien de suspect. Mais les infâmes bandits montrèrent eux-mêmes des cartouches de chasse, en disant :

« Vous avez employé des cartouches de ce genre pour tirer sur nos troupes. »

Toutes les protestations furent inutiles et peut-être l'hécatombe eût-elle été encore plus grande si un officier n'était arrivé pour mettre fin à l'horrible turberie.

C'est ainsi que les Allemands firent leur entrée à Roulers.

A la chaussée d'Ardoye ils expulsèrent les habitants de leurs maisons et les forcèrent à se joindre au cortège de civils qui précédaient les troupes.

« Les bras en l'air ! » hurlaient-ils.

Des femmes et des enfants, même de tout jeunes enfants de cinq et six ans, durent obéir à cet ordre. Le groupe de tous ces malheureux civils produisait une impression de tristesse infinie. Une angoisse mortelle se lisait dans tous les yeux. Un concert de supplications et de gémissements plaintifs s'échappait de toutes les poitrines oppressées. Mais les bourreaux, impitoyablement, poussaient devant eux les innocentes victimes.

Le célèbre caricaturiste hollandais Ramaekers, dans un magnifique dessin, intitulé « Les civils de Roulers », a livré ce crime allemand au jugement du monde civilisé.

Le lamentable cortège poursuivit son calvaire par la rue de l'Est pour atteindre la Grand'Place. Des flammes devaient des rues entières, mais les incendiaires étendaient sans cesse leur œuvre de destruction. De pauvres gens sans abri parcouraient les rues, fuyaient de tous côtés, ne sachant pas où reposer la tête.

D'autres hordes frénétiques sillonnaient la ville en chantant. C'étaient des étudiants encadrés de vétérans, qui fêtaient leur entrée à Roulers. Ce corps avait été formé à Cassel et n'avait reçu qu'une instruction rudimentaire, mais les soldats, volontaires pour la plupart, brûlaient de partir au front sans attendre plus longtemps. Ils voulaient avoir l'honneur d'ouvrir à leur Kaiser la route de Calais. Leur physionomie portait l'empreinte d'un fanatisme écœurant et leurs chants résonnaient comme une provocation. Ils lançaient à pleine bouche les strophes orgueilleuses du « Deutschland, Deutschland über alles ». Et ces troupes, surexcitées par un soi-disant patriotisme, instruments aveugles aux mains de leurs officiers, défilaient le front haut, arrogantes, prêtes à tout.

Les Français se retirèrent en combattant sur Oost-Nieuwkerke. Là les dernières escarmouches se produisirent près de la chaussée de Dixmude et de nouveau les Allemands se signalèrent par une série d'atrocités.

Victor Wijffels et Alphonse Demets, ainsi que les membres de leurs familles, furent extraits de leurs demeures. Un soldat transperça Wijffels de sa baïonnette, un autre soldat fit subir le même sort à Demets. Deux enfants de Wijffels s'enfuirent en pleurant, tombèrent dans un fossé et se noyèrent.

Emile Borry fut fusillé en présence de sa femme et de ses enfants. Ce drame se déroula dans une maison, que les Allemands incendièrent ensuite. Quelques jours plus tard on retira des décombres le cadavre calciné de la victime.

Marie Debrabandere fut atteinte d'une balle, au moment où elle regardait par la fenêtre, et mourut aussitôt dans les bras de sa mère.

Le long du canal et de la chaussée de Menin plusieurs habitants furent massacrés.

En outre quelques-uns tombèrent au cours de la fusillade échangée de part et d'autre, de sorte que ce soir-là Roulers porta le deuil de 90 de ses enfants.

Plus de deux cents maisons ne formaient plus qu'un amas de ruines fumantes.

Aux environs de la ville la terreur régnait également parmi la population affolée et tremblante. A une lieue de Roulers se trouve Rumbekke. Le 14 octobre le prince de Galles avait passé la nuit dans ce village. Il avait voulu se rendre à Anvers, mais il était arrivé trop tard, ce qui l'obligea de revenir sur ses pas. Le lendemain 15, quelques heures à peine après son départ, les premiers Allemands survinrent. Ils ne firent que traverser la commune pour se diriger vers l'Yser.



Soldats belges internés au camp Ockenburg à Loosduinen (Hollande).

Le 19 on vit arriver des cavaliers français et les patrouilles échangèrent des coups de feu. Nos alliés s'étant retirés, le village fut inondé d'Allemands, qui se livrèrent à des excès de toutes sortes : meurtres, incendies et pillages.

Plus de 60 fermes et maisons furent réduites en cendres et douze habitants furent lâchement assassinés. Un de ces malheureux, au hameau de Vijfwegen, s'était réfugié dans sa cave, mais les Allemands mirent le feu à sa demeure. Le pauvre homme voulut remonter pour échapper à l'asphyxie, mais ses bourreaux l'en empêchèrent. Les cris de terreur qui s'élevaient du lugubre brasier allèrent s'affaiblissant jusqu'à ce que la victime fut suffoquée par la fumée. Plus tard on retrouva le cadavre carbonisé et méconnaissable.

Des soldats ivres, venant d'Iseghem, déchargèrent leurs armes dans les fenêtres et les portes des maisons et tuèrent même plusieurs de leurs camarades. On découvrit cinq cadavres d'Allemands, dont la mort fut imputée aux habitants du village. Rumbeké dut payer de ce chef une amende de 100.000 francs ; la moitié de la somme dut être acquittée le jour même.

A Cachtem quatre paisibles habitants furent massacrés sans pitié. Entre Vossenmolen et Beithem (une paroisse de Rumbeké), les frères Verschaeve, qui avaient pris place à table pour dîner, furent entraînés au dehors et fusillés sous les yeux de leurs parents ; on les accusait sans la moindre preuve d'avoir tiré sur les troupes.

La puissante armée allemande avait donc inauguré un système de sombre terreur, qui devait lui permettre de vivre tranquillement dans le petit pays qu'il martyrisait.

Et quelle terreur !

Louvain... Le monde entier connaît l'inoubliable tragédie de cette ville, qui a été décrite par des journalistes étrangers.

Mais on n'a guère parlé de Roulers, Gils, Staden, Ledeghem, Rumbeké, et de la douleur poignante de la Westflandre martyre...

Avant de livrer la grande bataille d'Ypres, les Allemands voulaient laisser derrière eux une population démoralisée et pétrifiée de frayeur.

Souvent on entendit répéter cette phrase typique qui

caractérise exactement la situation : « C'est une guerre dirigée non seulement contre les soldats, mais aussi contre la population. »

Ceux qui commettaient ces atrocités sans nom n'étaient pas exclusivement des soldats en état d'ivresse. Nous avons signalé que des officiers ont organisé des massacres de sang-froid.

A Roulers, par exemple, on fusilla deux civils et, comme on ne trouvait sur eux aucune preuve de culpabilité, les soldats prirent des balles dans leurs propres poches et déclarèrent les avoir trouvées dans les poches des prisonniers.

Les officiers jugèrent inutile d'ouvrir une enquête plus approfondie, mais ordonnèrent de fusiller sur-le-champ l'un des malheureux. Ces faits se sont passés dans la rue du Blé, en présence de deux agents de police, qui réussirent à sauver la vie au second prisonnier.

On cite bien des jugements arbitraires des chefs. Le fait suivant est typique à cet égard. Il eut pour théâtre Thielt, la petite ville si paisible située au cœur de la Flandre Occidentale. L'ennemi y avait établi le grand quartier général de la 4^e armée. Les meilleurs immeubles durent être évacués immédiatement pour servir de logements ou de bureaux aux officiers. C'est là d'ailleurs un usage général en temps de guerre, encore qu'il fut appliqué à Thielt avec une brutalité révoltante.

Les occupants décidèrent de placer sur le toit de la maison de M. Carlier une installation de télégraphie sans fil. Pendant leur travail ils découvrirent sous les combles un équipement de uhlans. M. Carlier s'était réfugié en Angleterre avec sa famille, en laissant la garde de sa maison à un domestique, qui fut immédiatement interrogé.

Celui-ci raconta comment M. Carlier était entré en possession de l'équipement. A la suite d'une rencontre entre une patrouille composée de gendarmes belges et de volontaires avec des uhlans, un Belge avait emporté ces trophées et avait prié M. Carlier de les conserver pour lui comme souvenir de guerre. Le brave Thieltois commit l'imprudence d'y consentir. A l'approche de l'ennemi il cacha le trophée sous les tuiles, à l'endroit même où les Allemands venaient de le trouver.